

Jusqu'à maintenant, nous n'avons parlé que de la chapelle du fort et de celle de Mlle Mance. Maintenant nous allons parler de celle de la rue Saint-Paul.

En 1654, la petite église du fort étant devenue insuffisante pour la population, M. de Maisonneuve assembla les habitants, le 29 juin, pour leur demander d'aviser aux moyens de bâtir une nouvelle église.

Jean de Saint-Père fut nommé *receveur des aumônes* destinées au nouveau temple. De plus, une partie des amendes imposées devait être mise à part pour le même objet.

Mais bientôt on reconnut que les sommes recueillies par ces divers moyens ne pourraient pas suffire ; alors les seigneurs de l'île résolurent (1656) de bâtir eux-mêmes l'église. Ils la firent contigüe à l'hôpital, afin qu'elle put servir et aux malades et aux autres paroissiens.

La nouvelle église n'étant que temporaire et étant contigüe à l'hôpital, comme il est dit ci-dessus, on la dédia à saint Joseph, patron de l'hôpital ; on la réservait d'ailleurs pour plus tard à l'usage exclusif des malades.

Dans la fondation et sous la porte d'entrée, on plaça une pierre portant sur une lame de plomb l'inscription suivante :

Cette première pierre a été posée en l'honneur de

SAINT JOSEPH

L'an 1656, le 28 août

JESUS, MARIE, JOSEPH

Cette église s'élevait sur la rue appelée plus tard Saint-Paul, et près du coin de la rue Saint-Joseph, maintenant rue Saint-Sulpice. La rue Saint-Joseph tenait son nom de celui de l'église.

L'église, construite en bois de charpente, mesurait environ 80 pieds de long et 30 de large, sur 20 de haut. La partie réservée exclusivement à l'église avait 50 pieds environ ; sur le faite s'élevait un "clocher de forme régulière et élégante avec deux cloches."

Généralement, en 1654, il y avait à Montréal deux Pères Jésuites qui disaient chaque jour deux messes ; l'une avant le jour en hiver et à quatre heures pour les hommes, l'autre à huit heures pour les femmes.

M. Louis d'Ailleboust, en 1657, dépose dans l'église plusieurs reliques précieuses apportées par lui-même à un récent voyage en France. Il y en avait, entr'autres, de saint Rémi, saint Denis, saint Benoît, sainte Clotilde ; leur nombre s'élevait à au delà de quarante.

Dans les archives de Notre-Dame, on conserve encore un volume de 368 pages, format petit in-folio, d'un papier très fort et jauni par le temps. Il contient les procès-verbaux des assemblées des marguilliers de la paroisse de Montréal, depuis le 21 novembre 1657 jusqu'au 8 juin 1778. Le rapport de chacune des séances porte la signature des personnes présentes. A la première page, on lit ce qui suit :

"Le 21 novembre 1657, jour de la Présentation de Notre-Dame, les habitants de Montréal se sont assemblés pour procéder à l'élection des marguilliers de la paroisse dudit lieu où, à la pluralité de leurs voix, ont été élus les sieurs Louis Prud'homme, Jean Gervais (*) et J.-B. Barbier, en la présence de M. Gabriel Souar, prêtre, curé de la dite paroisse, et de Monsieur de Maisonneuve, gouverneur dudit lieu." Ce furent les premiers marguilliers.

A la date du 5 février 1663, on voit que M. l'abbé Savart, sulpicien, disait la messe dans la chapelle de l'hôpital.

Les paroissiens assistèrent aux offices religieux dans cette église jusqu'en 1678, époque à laquelle ils prirent possession de l'ancienne église de la place d'Armes.

La construction de cette dernière église avait été décidée, à une assemblée des paroissiens, tenue le 12 mars 1669, à l'instigation de Mgr de Laval ; le 12 mai, on choisit une terre ayant appartenue à Jean de Saint-Père. On décida de l'acheter à condition que le terrain pût convenir à l'érection de cet édifice, et que la construction commençât

le 8 juin ; vingt personnes furent nommées pour examiner le terrain, sous la direction du sieur Bénigne Rasset. On apporta même des pierres pour commencer les travaux.

Mais en raison de certaines difficultés qui survinrent, on fut encore deux ans avant de commencer le nouveau temple.

G. de Lorde

(La fin au prochain numéro)

FOLLE !

(Nouvelle inédite)

SOUVENIR DE 1870

—Aller chasser, lorsque les Prussiens battent tous les jours la campagne, quelle imprudence, mon Dieu ! murmurait Madeleine, la femme de Pierre, le plus enragé chasseur de la contrée.

—Bah ! répliquait Pierre, les Prussiens sont loin, puis au petit bonheur ! voilà six grands jours que je ne suis pas sorti, les jambes me démangent, et d'ailleurs, sois tranquille, nous ne nous éloignerons pas beaucoup du village, et appelant Paul, son fils, un enfant de quinze ans, Pierre prit son fusil et sortit.

Il allait chasser l'alouette. Paul portait le miroir, la corde qui devait faire tourner le miroir et le sifflet pour attirer les oiseaux.

Le soleil commençait à se lever ; ses rayons naissants se reflétaient dans les gouttes de rosée qui scintillaient de tous les côtés de la route. Dans la plaine, chaque brin d'herbe semblait paré de diamants. Dans les airs, déjà les alouettes voltigeaient et décrivaient, en jetant de petits cris joyeux, de grands cercles dans la lumière dorée qui inondait l'espace.

Pierre marchait gaiement, il humait la brise fraîche du matin avec bonheur et disait à Paul :

—N'était-ce pas dommage de laisser perdre une aussi belle matinée ? Si j'en croyais ta mère, je ne pourrais plus sortir de la maison !...

—Peut-être, répondait l'enfant, maman a-t-elle raison. Elle craint que les Prussiens...

—Que les Prussiens ?... Que veux-tu qu'ils nous fassent les Prussiens ? Nous sommes des chasseurs qui allons gagner notre journée, et par ces tristes temps on a toujours besoin d'argent. Puis, les Prussiens ne sont pas près du village ; Jacquot, le facteur, m'a dit hier qu'ils étaient encore au delà de Maisonneuve, et pour qu'ils viennent jusqu'ici, ils ont du chemin.

Les chasseurs étaient arrivés à l'endroit où ils devaient entrer en chasse. Au milieu d'un grand champ de chaume, Paul alla placer le miroir, ensuite le père et le fils, cachés dans un fossé, se mirent à siffler et à donner, à l'aide de la corde, un mouvement de rotation rapide au miroir.

Le miroir tournait brillant et jetant de petits éclairs qui se succédaient sans relâche. Bientôt fascinées, les ailes étendues, les alouettes vinrent planer au-dessus du miroir. Pierre choisissait ses victimes et, autour de l'objet trompeur, de pauvres petits oiseaux tombaient, frappés par le plomb du chasseur.

Mais, au moment où, encore une fois, Pierre allait ajuster une alouette, son fils le tira brusquement par le bras.

—Père, dit-il, d'une voix tremblante, vois là-bas !...

Et, dans le fond du grand champ, marchant sur une même ligne, éloignés les uns des autres, s'avancèrent des soldats prussiens.

Pierre regarda et pâlit. De tous les côtés, des Allemands ! ils se dirigeaient vers lui en l'enserrant dans un cercle.

Le miroir ne tournait plus !

Le père et le fils, silencieux, pleins d'effroi, se tenaient serrés l'un contre l'autre, pendant que, sous les pieds des soldats qui marchaient dans le chaume, s'envolaient, en chantant, les alouettes.

A cinquante pas des chasseurs, les Prussiens s'arrêtèrent :

—Rendez-vous ! crient ils.

Pierre, le visage inondé d'une froide sueur sort et se montre sans défense.

—Que faites vous là, lui disent-ils d'un ton menaçant... Vous êtes des francs-tireurs ?

—Non, proteste Pierre, je suis un simple chasseur d'alouettes. Voyez mon miroir, voyez mon carnier, je n'ai que du petit plomb.

—Tout cela est faux ! réplique l'officier qui commande les Allemands. Vous êtes pris les armes à la main, vous allez être fusillés, et il fit signe à ses hommes d'attacher Pierre et Paul.

A genoux, le père se traîne devant les soldats ; il leur demande d'avoir pitié de son fils, de cet enfant qui est là, glacé par la peur.

Les Prussiens n'écoutent rien ; avec la corde du miroir, ils lient le père et l'enfant et les entraînent au milieu du champ.

—Grâce pour mon fils ! crie le malheureux père.

—Feu ! répond l'officier allemand.

Pierre s'affaisse lourdement sur le sol, pendant que Paul, battant l'air de ses deux mains, tournoie un instant et tombe ensuite sur le corps de son père.

Les Prussiens n'osèrent pas regarder les deux cadavres.

Ils ramassèrent les alouettes laissées autour du miroir et s'éloignèrent dans la direction du village.

La première maison qu'ils trouvèrent sur la route était celle de Pierre. C'est là qu'ils entrèrent. A leur vue, Madeleine frémit.

—Eh ! femme, fais-nous manger, lui crièrent-ils brutalement... et fais nous cuire ces oiseaux, ajoutèrent ils, en jetant sur une table les alouettes toutes tachées du sang de Pierre et de Paul.

A peine Madeleine eut-elle vu ces oiseaux qu'elle poussa un cri qui n'avait rien d'humain et, se précipitant hors de la maison, elle courut vers la plaine.

Le soir, les paysans, en allant chercher les cadavres des deux malheureux chasseurs, la trouvèrent assise à l'entrée du champ où Pierre et Paul avaient été assassinés.

—Chut ! fit elle ; ils sont là, ils dorment !...

La pauvre femme était folle !.....

Le lendemain, une compagnie de francs tireurs, dont je faisais partie, rencontra les Prussiens qui avaient fusillé les deux pauvres chasseurs. Nous étions quatre cents et les Allemands à peu près le même nombre.

Le combat s'engagea aussitôt et la fusillade devint des plus vives à un moment donné. Après trois heures de lutte, les Prussiens laissèrent le champ libre. Ils avaient perdu cinquante-sept hommes, tués ou blessés, les francs tireurs quarante-six !

L'honneur était sauf ; Pierre et Paul étaient vengés !

G. de Lorde

AVIS AUX LECTEURS

Nos lecteurs voudront bien prendre note des quelques remarques suivantes qui sont faites pour leur avantage autant que pour le nôtre.

Si quelques-uns d'entre eux nous des remises d'argent, qu'ils fassent connaître leur nom sans y manquer afin que nous puissions leur en donner crédit.

Lorsqu'on sollicite un changement d'adresse, il faut indiquer avec la nouvelle adresse celle qu'on avait auparavant, de telle façon que l'administration du journal puisse remplacer l'ancienne par la nouvelle.

En renvoyant le journal il est nécessaire de donner bien exactement son adresse, sans quoi l'envoi régulier est continué par nous, et pour cause.

L'ADMINISTRATION.

(*) M. Rousseau, dans sa *Vie de Maisonneuve*, l'appelle Cervaise.